

Dans les souvenirs d'un pompier de Paris

L'humeur de Jérôme Garcin Le livre de Jean-Jacques Lubrina est réédité

Saviez-vous que les premiers pompiers de Paris étaient des moines capucins, auxquels la règle faisait devoir de porter assistance aux sinistrés et de les héberger dans leurs monastères ? Qu'il fallut attendre la Révolution pour que, de religieux bénévoles, les pompiers deviennent des militaires rémunérés ? Que la "Compagnie des pompes publiques" fut créée en 1793, commandée par un colonel et armée ?

L'homme qui raconte cela s'appelle Jean-Jacques Lubrina. Titulaire d'un CAP de pâtissier, il s'engagea dans le Corps des pompiers de Paris au début des années 1960. Il a d'ailleurs un parcours étonnant : de retour à la vie civile, il fut en effet concierge, cuisinier, crieur de journaux, prof de philo à l'université de Paris VIII et chef de cabinet d'un ministre sous Mitterrand. (On lui doit un livre très émouvant sur Vladimir Jankélévitch, qu'il rencontra par hasard à La Sorbonne, en 1968, et qui fut son inoubliable professeur de morale.) C'est justement par amour de la justice et de la solidarité que Jean-Jacques Lubrina coiffa, à 19 ans, le fameux casque argenté : "Je

courais la nuit en bon samaritain. J'étais pompier de Paris et, ma foi, passablement fier de l'être. J'avais le goût de la vertu et de l'assistance triomphantes. J'étais dévot dans mon genre, toujours d'attaque, boy-scout irrécupérable". Il imaginait qu'il allait combattre des incendies aussi éclatants que celui d'Atlanta, dans *Autant en emporte le vent*. (Au passage, il nous apprend que les pompiers ne disent pas : "J'ai éteint un feu", mais "J'ai fait un feu"...). Il serait un héros qui aurait raison des flammes. Or, son quotidien était sinistre. Jour après jour, il était employé à décrocher les pendus, ramasser les morts par asphyxie, enfoncer les portes de gourbis où des cadavres se décomposaient, repêcher des noyés, trier sous les roues du métro les membres déchiquetés des suicidés et "tirer les cheveux pour attraper la tête". Il cherchait la lumière, il découvrait la misère. Il devait aussi se plier à la discipline militaire, et accepter parfois d'être l'auxiliaire des forces de police. *L'enfer des pompiers* parut en 1975. Il fut aussitôt salué, dans *Le Nouvel Observateur*, par Michel Foucault, qui aima "ce livre

d'intelligence, de colère, de tendresse, de gaieté". Les Editions du **Félin** qui reproduisent le texte de Foucault en préface, ont la bonne idée de le rééditer. Certains chapitres, notamment sur les incendies du CES Pailleron et du Drugstore Publicis où "les officiers arrivèrent sans la carte des lieux", paraîtront très anciens. Reste l'essentiel, qui n'a pas vieilli : la flamme d'un pompier idéaliste, la qualité d'une prose brûlante et le magnifique souvenir d'un garçon de 20 ans, pompier de service dans les coulisses d'un théâtre, qui découvre avec émerveillement la beauté d'une pièce de Marivaux, sa langue, son "univers en fine dentelle", ses feintes et ses désirs. C'est alors que le pompier s'embrasa. J.G. "L'enfer des pompiers", de Jean-Jacques Lubrina, Editions Le Félin, 160 p., 19,90 €.